

# Nobodaddy is perfect

Dans « Typhon », de Joseph Conrad, alors que les éléments se déchaînent sur le Nan-Shan, menacent de briser le navire et de l'envoyer par le fond de la mer de Chine, le romancier anglais écrit ceci, main tendue de parole, symbolique qui tient la mer :

« Alors il entendit de nouveau cette voix de tête assourdie dont la vertu pacifiante était telle, parmi la discordance affreuse des bruits, qu'on l'eût dite venue de quelque contrée reculée loin au delà du sombre empire de la tempête, de quelque asile mystérieux ; il entendit de nouveau une voix humaine - ce son fragile et triomphant où l'infini de la pensée repose, et la résolution et le dessein, et qui, le jour du jugement, lorsque les cieux seront roulés, formulera la confiance - de nouveau, il entendit cela, une espèce de cri venu de très loin : Tout va bien ».

Le premier état du programme de l'AEFL établi cette année faisait apparaître deux points d'interrogation en lieu et place de l'intitulé de cette intervention. A savoir que l'analyste

pressenti et que je remplace n'avait à cette date pas encore donné de titre à sa causerie. Après coup, il m'apparaît que ces points d'interrogation servent opportunément le thème que je vais faire défiler rapidement devant vous et qui porte sur la question posée dans la Relation d'objet : Qu'est ce qu'un père ?

Cette question constitue aussi bien l'une des deux interrogations freudiennes par excellence, maintenue tout au long de la vie et de l'œuvre de Freud, la seconde, aussi difficile à résoudre que la première étant, après 30 années d'expérience : Que veut la femme ? Une femme, dirions - nous aujourd'hui. Vaste programme penserez - vous. A quoi l'on pourrait se hasarder à répondre : Accueille le vaste, il t'agrandira.

Freud, qui ne néglige jamais de faire appel aux écrivains et aux poètes, note cet aphorisme de Lichtenberg : « L'astronome sait à peu près avec la même certitude si la lune est habitée et qui est son père ; mais il sait avec une tout autre certitude qui est sa mère ».

Si, depuis Freud, l'on a en bandes dessinées d'abord puis dans la réalité, marché sur la lune, il est toujours aussi problématique par contre de mettre la main sur le père. Cette incertitude touchant à sa fonction et au bon usage de celle-ci peut d'ailleurs se révéler salutaire, qui donne au sujet-qui-sait-y-faire, la chance de se situer entre son désir et son objet, d'y

***Parmi tant et tant de belles choses dont nous avons héritées de nos pères, se trouve justement pour la plupart d'entre nous la possibilité d'avoir accès à un, ou plusieurs, hobbies. A d'autres, en revanche, moins chanceux - Hans en est un bon exemple - est échu non pas le legs d'un hobby, mais la nécessité d'une phobby.***

Du père, l'on pourrait avancer, en vrac si j'ose dire, et pour commencer, qu'il est un opérateur symbolique, anhistorique, structural, opérateur de tout mythe, qui introduit une ordination dans la lignée des générations et dont la pure fonction logique est destinée à traiter la jouissance et à la faire passer à la loi du désir.

Chez Lacan, la question paternelle, s'articule en une série d'éléments parfaitement agencés : signifiant du Nom du père, qui nomme la loi du désir en tant que sexuel, métaphore paternelle par laquelle le sujet peut « interpréter » ce désir et qui commande la chute de l'objet a, signification phallique enfin qui soumet dans le champ du langage le désir à la castration.

Il n'empêche que, je cite : « Même représentée par une seule personne la fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement ». En somme, c'est à cette inadéquation des relations réelles et imaginaires par rapport à la fonction symbolique du Nom du Père que tient pour chaque sujet parlant les destins du complexe d'Œdipe, ses nombreux avatars. Ainsi, la trilogie du père réel, du père imaginaire et du père symbolique, aussi élaborée soit-elle et précisément à cause de cela, illustre à sa manière, la difficulté et la méconnaissance dans lesquelles nous nous tenons ne pouvant, de toute évidence, dire ce qu'est un père, le *vide*, se nichant précisément, Edmond Jabès l'a pointé, au cœur même de l'évidence. Comme la vérité, le père ne peut que se mi-dire, encore et encore.

Dans la relation d'objet, le ternaire père réel, père imaginaire, père symbolique occupe une place prévalante et en constitue la référence majeure, plus que le Nom du père qui était apparu en 1951 avec l'Homme aux Loups et qui tenait toute sa place dans le séminaire sur les Psychoses. Emprunté à la religion chrétienne, le Nom du père est, je le rappelle, « le signifiant qui dans l'Autre en tant que lieu du signifiant est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la Loi. »

A y regarder de près, le père de Hans est une sorte d'Hercule Poirot viennois, binoclard et moustachu, qui veut faire fonctionner ses « petites cellules grises » afin de comprendre et de contribuer activement à la guérison de la mal-

adie de son fils. En terme d'efficacité, il est plutôt le Watson de Freud. On peut d'emblée signaler l'importance qu'il y a dans cette observation de dissocier l'autorité paternelle et l'autorité médicale, et par là plus généralement dans ce qui relève du domaine de l'enfance. Ce sont les séquences où Hans rend visite à Freud et celles où le jeune enfant formule une demande au professeur par l'intermédiaire, certes de son père, qui se révèlent fécondes et ont valeur symbolique en permettant à Hans de forger mythes et fantasmes grâce auxquels il va faire l'économie de son symptôme phobique. Il est donc nécessaire de maintenir un écart, une béance entre le registre du Nom du père, celui-ci pris comme signifiant du Père symbolique, et une position de sujet supposé savoir. L'intervention bien intentionnée du père de Hans qui bute sur ses propres fantasmes et dispense des interprétations sur le versant de la signification provoque même une intensification de la phobie de son fils. Le cas le plus dramatique de cette non séparation entre sujet supposé savoir et Nom du père étant celui de l'implacable éducateur Moritz Schreber, auteur de la tristement célèbre « Gymnastique de chambre ». Les conséquences désastreuses de l'asservissement à un idéal forcené de maîtrise et d'un détournement de la loi au nom de la loi sont connues : délire de Daniel-Paul et suicide de Daniel-Gustave.

Autre chose est la père-version, plus ou moins réussie ou ratée, qui fait qu'un homme assume sa castration en trouvant dans une femme, mère de ses enfants, l'objet a qui cause son désir, sa femme trouvant dans ses enfants ses propres objets a.

Malgré sa présence constante et attentive auprès de Hans, le père du jeune phobique est carrent, comme l'est, immanquablement, quoique à des degrés divers, tout père réel. La position d'ayant-droit exclusif quant au désir de la mère et la fonction castratrice sont désertées par ce père trop gentil dont la parole n'est pas vraiment prise en compte par son épouse. Le père de Hans n'entend pas son fils qui lui demande d'être jaloux, de se mettre en colère, de lui en vouloir, de ne pas le laisser être le jouet des caprices de sa mère qui chaque matin, admet le petit Hans, en tiers, dans le lit conjugal.

Là où Hans demande à son père de faire son métier, d'être un vrai père, d'accorder la loi

au désir, ce dernier brille par son absence et prive Hans de la possibilité d'une médiation, à savoir perdre son pénis-retrouver son pénis. Hans reste aux prises avec une formule énigmatique qu'il ne peut résoudre : Mère, plus phallus, plus Anna, la sœur nouvellement née qui vient bouleverser la règle du jeu imposée par la mère. Celui qui doit se positionner comme le représentant de la loi élevé à la dignité de Père symbolique est un obstacle peu consistant, de sorte que là où défaille le père réel, il y a appel au Père Symbolique, et là où défaille la fonction du Père Symbolique de garantir la castration et les potentialités désirantes qu'elle promet, surgit la médiation du père imaginaire.

C'est là que Freud intervient. Il se comporte comme un père imaginaire qui, autant à la hussarde qu'à la viennoise, va faire passer le père symbolique. En faisant à Hans le récit mythique du complexe d'Oedipe, il lui transmet l'ordre de la loi et met en fonction l'interdit de l'inceste en nommant le désir de l'enfant à la fois comme interdit et universel. Qu'il soit terrible, effrayant, féroce, quasiment divin ou accommodant et « fermant les yeux » sur les désirs du sujet, tel ce personnage d'un tableau de Giorgio di Chirico appelé « le cerveau de l'enfant », le père imaginaire, père de la privation, est une entité fantasmatique proche de la notion freudienne d'« imago ». Par le fait, il apparaît dans les processus d'idéalisation, d'agressivité et de frustration, l'on est en rivalité fraternelle avec lui, il permet surtout l'investiture du père réel par le père symbolique.

Troisième terme de la trilogie, le père symbolique, à l'origine de la loi, est le pivot de l'ordre symbolique grâce auquel une limite est posée à la jouissance et grâce auquel l'enfant n'est pas attaché au service sexuel de la mère. Ce père qui prend dans l'Oedipe la fonction de père symbolique est le père mort, père inconscient parce que mort, tué et conservé, forgé dans cette construction mythique qu'est Totem et Tabou et qui se situe dans une extériorité radicale avec le père réel.

D'être mort, le père équivaut à un pur signifiant qui produit un savoir sur la vérité et qui agit sur la subjectivité. A la différence du père imaginaire et du père réel, le père symbolique, réduit à la fonction d'exception de l'au moins un, soustrait à l'universel de la fonction phallique, est impensable et nulle part. « Le seul

qui pourrait répondre absolument à la position de père en tant qu'il est le père symbolique, soutient Lacan, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme : Je suis celui qui suis. Mais cette phrase ne peut littéralement être prononcée par personne. »

Dans le cas du petit Hans, il y a non pas échec, au sens d'absence, de non production de la métaphore paternelle, mais échec de la métaphore paternelle à métaphoriser le désir maternel ; la métaphore paternelle étant pour Lacan ce qui réintroduit, après l'incarnation chrétienne selon Kojève et la transcendance du Dieu juif qui désacralise la nature, le Nom du Père dans la considération scientifique en lui donnant sa fonction normativante dans le complexe d'Œdipe et en évitant par là que soit forclosée la vérité comme cause.

Quant le désir de la mère n'est pas symbolisé, le sujet risque de s'affronter au désir de l'Autre, éprouvé, dans l'engloutissement de l'angoisse, comme une volonté de jouissance sans limite. C'est l'opération du Nom du Père qui dégage le sujet, noué et voué au langage, d'une confrontation ravageuse parce que non médiatisée au désir de l'Autre.

« Au départ, dixit Lacan, le père est mort, seulement voilà, il reste le Nom du père et tout tourne autour de ça. » Il convient à ce stade de préciser que le Nom du Père porteur de l'interdit de la jouissance primordiale, générateur de culpabilité originelle et instaurateur de nouages essentiels que nous allons aborder dans un instant, n'est pas entièrement réductible à la notion de Père symbolique. Il existe un hiatus entre les 2 termes ; la fonction paternelle n'étant pas complètement prise en charge par le seul jeu de l'articulation réel, imaginaire, symbolique, un va et vient entre Nom du Père et père réel, imaginaire et symbolique, s'établit tout au long de l'élaboration *in progress* de Lacan. Le Nom du Père redouble le signifiant père du ternaire symbolique dans l'Autre.

Quant à la pluralisation du Nom du Père, telle qu'elle apparaît dans la fameuse unique séance du 20 novembre 1963, elle tient au fait que l'incomplétude avérée de l'Autre nécessite une conception du père autre que fondée sur le mode strict d'un universel et qu'un signifiant ne se présente jamais seul mais dans la synchronie d'une batterie de 3 signifiants au moins, symbo-

lisation ternaire contre symbolisation maternelle binaire, équivoque des noms du père contre Nom du Père.

Dans les dernières années de l'enseignement de Lacan, le nom du père est qualifié à quelques reprises de Nom de Nom de Nom. « Mais le père en a tant et tant de noms qu'il n'y en a pas un qui lui convienne sinon le Nom de Nom de Nom » affirme Lacan. Cette triple intrication synchrone qui se superpose à la diachronie des 3 générations se réfère au père nommant et dont la dégradation se marque aujourd'hui, Jean Pierre Lebrun l'avait évoqué il y a 2 ans, dans un *nommer à* avec des effets de forclusion dûs au retour dans le réel du nom du père. Elle concerne également le père nommé par la mère et qui joue son rôle dans la métaphore paternelle. Elle vise enfin le père qui, sans s'identifier, répond à la question de son nom « Je suis ce que je suis », la phrase biblique étant constitutive d'un trou, trou du symbolique, barre sur l'Autre, réel du père symbolique, aussi inaccessible qu'impossible à dire.

152

Un court texte posthume de Georges Bataille s'intitule « Le mort ». Les derniers mots de ce récit échevelé sont : « Restait le soleil ». Cette phrase lapidaire m'a remis en mémoire une remarque de Freud rapportant le symbolisme solaire au registre paternel : « Le soleil n'est rien d'autre qu'un symbole sublimé du père. » Celui-ci étant également pour Freud le Dieu symptôme qui fait retour postérieurement au totem.

Une approche autre de la question paternelle et qui n'emprunte pas au mythe, au symbolisme ou à la religion est celle que privilégie à partir de 1972 Lacan avec le nœud borroméen, corrélée avec la clinique des suppléances. Le nœud borroméen, chacun le sait, commence à trois, et chacun des anneaux est alors équivalent et peut venir à la place d'un Autre. Ce n'est qu'à partir du 4<sup>ème</sup> anneau que l'équivalence cesse et que l'on peut distinguer R, S, I, les registres essentiels de la réalité humaine. Ce 4<sup>ème</sup> anneau qui a une fonction de nomination est identifié au Nom du père, Nom de Nom de Nom, Un en plus qui permet la différenciation du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Nous sommes par là renvoyés à la prééminence du père dans la constitution de la réalité psychique opposée à la réalité matérielle, le complexe d'Oedipe freu-

dien, la réalité religieuse aussi bien. A la fin de R, S, I, Lacan précise que le père est ce 4<sup>ème</sup> sans lequel rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Cette fonction nouante du père est également assimilée à une fonction de symptôme, de symptôme primordial.

*D'un symptôme l'autre* : Face au manque de structuration symbolique du désir Oedipien qui n'a pas su maintenir un écart suffisant entre les 3 termes de la relation mère, enfant, phallus, Hans a dû y mettre du sien et élaborer avec la phobie une suppléance destinée à parer à l'inconséquence de la fonction paternelle ; l'élection de l'objet phobogène et son « retour » dans la réalité constitue pour Hans, face à l'innommable d'un réel non symbolisé, une parade contre l'angoisse radicale. Le signifiant phobique opérant le passage de l'angoisse à la peur localisée relève à la fois du symbolique et de l'imaginaire, il est un signifiant à tout faire, persatz notamment. Cette solution de suppléance est appelée par l'enfant sa bêtise, bêtise pas si bête que cela qui fait du jeune Herbert Graf un logicien et un créateur de mythes, bêtise féconde dont Lacan fait l'un des maîtres mots de la règle fondamentale - ne pas hésiter à dire des bêtises ! - et qui n'est pas à confondre avec la connerie, celle-ci manifestant bien plutôt une carence, celle du moi fort à risquer des bêtises grosses de surprises et par lesquelles l'inconscient manifeste sa fourberie. Le désir attrapé par la queue de la bêtise...

Dans le film de Billy Wilder « Certains l'aiment chaud », Tony Curtis veut séduire la belle Marilyn Monroe. Entre autre usurpation d'identité et pour arriver à ses fins, le sympathique filou n'hésite pas à se faire passer pour un millionnaire en dollars. Sur une plage, vêtu d'un pantalon blanc, d'un blazer bleu-marine et d'une casquette de yacht-man empruntés, Tony Curtis s'empare inopinément d'un seau en plastique abandonné par un enfant sur le sable. Jouant à fond la carte de l'extravagance et de l'esbrouffe, Tony Curtis déclare d'un ton négligent à Marilyn Monroe, éblouie, que son grand-père et son père lui ont transmis un *hobby*. Ce hobby - dada en français, violon d'Ingres - consiste soi-disant à collectionner des coquillages. Un hobby se définit d'être un objet, un espace, une activité, etc, que recherche un sujet et qui lui procure chaque fois qu'il s'y adonne un vif intérêt, une

intense satisfaction, entendue ici au sens de jouissance autorisée, phallique.

Sur le même mode et avec la même orthographe l'on peut se risquer à soutenir que, parmi tant et tant de belles choses dont nous avons héritées de nos pères, se trouve justement pour la plupart d'entre nous la possibilité d'avoir accès à un, ou plusieurs, hobbies. A d'autres, en revanche, moins chanceux - Hans en est un bon exemple - et faute d'un père qui soutienne une position de « féroce ignorance de la jouissance », est échoué non pas le legs d'un hobby, mais la nécessité d'une *phobby*. Celle-ci, à la différence d'un hobby, se marque de l'évitement farouche d'un objet (dada pour Hans), d'un espace ou d'une activité (sortir dans la rue par exemple)...

Là où un hobby, quelle que soit sa nature et sa singularité, est un passe-temps prisé par le sujet qui s'y investit et y accorde son désir, une *phobby*, du fait de l'instabilité ou du flou de la fonction paternelle est une façon - pas tout à fait comme une autre, certes - d'occuper son temps et son espace - balisage et frontières à ne pas dépasser - et de se distraire de la passion dévorante de la déesse-mère, de la jouissance de la Femme Toute.

A ce titre, la rencontre fortuite, mais congrue, sur une table de dissection analytique, d'un néologisme créé par William Blake et de l'ultime réplique de « Some like it hot » permet de condenser et de mettre en perspective ce qui a été dit précédemment sur le père, ce qui va l'être dans la dernière partie de cet exposé : *Nobodaddy is perfect* ! Que l'on peut agrandir en un : *Nobodaddy is perfect*, mais la perfection est la joie. ( C'est une autre histoire que je ne développerai pas ici.)

Les avancées de l'œuvre de Freud font advenir une tripartition de la fonction oedipienne en référence à ses variations successives, la tragédie de Sophocle, Œdipe roi, le mythe « scientifique » de Freud Totem et Tabou, l'Homme Moïse et la religion monothéiste, un roman historique dans lequel il faut que Moïse ait été tué pour que Dieu soit posé comme tel.

Dans la relecture qu'il effectue de Freud, Lacan, pour en dégager les composantes logiques, opère une déconstruction des mythes oedipiens et freudiens tout en reconnaissant la

valeur de ces mythes qui donnent une forme épique à ce qui s'opère de la structure. Au centre de ces mythes, se trouvent vrillées les questions du père et de la loi, ainsi que celles, concomitantes, de l'interdit, de la culpabilité radicale, du leurre du conflit et de la rivalité, de la castration et de son interprétation névrotique que promeut justement l'Oedipe ; l'attitude névrotique consistant selon diverses modalités à fuir le désir - insatisfait, impossible - et à se préserver imaginativement de la castration que ce désir implique.

Lacan met en question le désir de Freud dans lequel quelque chose n'a jamais été analysé. Le complexe d'Oedipe lui apparaît ainsi comme étant « un rêve de Freud » qui comme tel exige d'être interprété ; Totem et Tabou constituant en ce sens un début d'interprétation. Si une schize existe entre le mythe d'Oedipe et Totem et Tabou, tous deux pareillement sont des produits névrotiques et empiriques en ce qu'attachés à ce qu'offrait à Freud son expérience des névrosés et de leurs symptômes, là où Lacan joue la carte de la logique et de la linguistique en posant par exemple l'équivalence logique et numérale de la fonction père et du zéro, d'où émerge l'Un comptable.

Le mythe emprunté à Sophocle se tient sur le versant de l'hystérie et Totem et Tabou sur celui de la névrose obsessionnelle. L'introduction du mythe oedipien est dictée à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, la valeur explicative de ce complexe redouble le vœu de l'hystérique - conférer Dora - de produire du savoir à prétention de vérité et de donner consistance au père idéalisé. Quant à Totem et Tabou, ancrage dans la préhistoire de l'humanité d'un fantasme recueilli à l'écoute des névrosés, il ressort pour Lacan du témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure, à savoir ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours.

Dans chacun de ces mythes, les rapports entre la jouissance et la loi sont inversés. Dans le mythe d'Oedipe le meurtre du père est la condition de la jouissance, alors que dans Totem et Tabou la jouissance de toutes les femmes précède le meurtre du père et c'est au contraire à partir de la mort de celui-ci que s'édifie l'interdiction de cette jouissance. Quoiqu'il en soit, le mythe du meurtre du père permet d'entretenir

l'illusion de la possibilité d'une jouissance absolue non soumise à la castration, d'un souverain bien, mais à quel prix : le névrosé va boucher avec le vrai du symptôme le trou du réel.

Avec cette mise en procès de l'élaboration freudienne, comme l'on disait à la grande époque de Tel Quel, Lacan ne vise pas à sauver le père ni à le servir mais à se poser la question « La fonction de père est-elle indispensable ? Peut-on se passer du Nom du père ? ». Si dans « Un trouble de mémoire sur l'Acropole » Freud écrit qu'il faut passer par le père, aller plus loin que lui, tout en précisant qu'il est toujours interdit que le père fût surpassé, Lacan soutient en une formule singulière que l'on peut se passer du père à condition de s'en servir, à condition en somme de savoir y faire avec cette fonction de symptôme, auquel croit, dur comme père, le névrosé qui en est la dupe.

« Tristes enfants perdus, nous errons dans la nuit », chante en revanche Gilles, enchaîné, dans les « Visiteurs du soir » de Marcel Carné. Chacun, qui connaît le mot de Prévert qui va suivre, a sans doute ri de bon cœur la première fois où il l'a entendu : *Notre père qui êtes aux cieux, restez y.*

L'excellence de ce mot d'esprit gouailleur réside peut-être en ce que, à la raillerie près, il soutient exactement ce qu'il affirme et qu'il doit être pris à la lettre, à la lettre volée : Notre père qui êtes aux cieux, surtout ne nous lâchez pas.

Affaire de signifiant, la psychanalyse, comme la poésie pour Isidore Ducasse, doit avoir pour but la vérité pratique, son épreuve : la jouissance est impossible, la cure - autrement dit la patience et la dérive du langage - peut ménager au sujet l'accès à une « bonne névrose », l'aptitude à une « bonne duperie », celle du réel, et ce par delà l'irréductible de la névrose.

« C'est déjà quelque chose que de se savoir réduit à ses propres forces. On apprend alors à s'en servir comme il convient », n'écrit pas Balthazar Gracian dans « l'Homme de cour » mais Freud dans « l'Avenir d'une illusion ».

Certes, il existe, théoriquement, un mode d'emploi du père qui ferait de l'analysant un « athée viable » susceptible de se passer réellement de la fonction paternelle et de la croyance au symptôme quel qu'il soit. Ceux qui, ici ou ailleurs, et en toute *moi-ité*, se pensent et se dis-

ent athées sans que le sujet de l'inconscient réponde de ce dont ils se réclament sont cependant tenus à la plus extrême prudence. Les dieux sont partout dans le réel et même parfois, à ce que prétendent de mauvaises langues, jusque dans le divan de l'analyste, avec la transformation du lieu de la vérité, l'Autre, en Dieu de la vérité, à savoir l'amour pour son inconscient qui rend la fin de l'analyse impossible. L'analyse connaît aussi des *rathées viables*. Les idées sur Dieu évoluent, le sens des jeux y participe.

Quel progrès ! De Pascal au Loto il y a désormais, grâce au discours capitaliste et à la technique qui l'accompagne, deux chances au tirage et un numéro complémentaire...

Qu'on mesure, pour finir, la distance séparant la position d'un président Wilson, confit et déconfit en dévotion paternelle et le bégaiement trans-oedipien d'un Ghérasim Luca. Je pense ici, entre autre pièce d'anthologie, aux huit pages du poème intitulé « Passionnément » :

..... Le pas le passi passi pissez sur  
Le pape sur papa sur le sur la sur  
La pipe du papa du pape pissez en  
masse  
Passe passe passi passe la passe  
.....

Jaculation et *felallation* du corps du symbolique, de la langue en tant que trésor des équivoques ; jouissance du signifiant verbal, *gay-scavoir y faire* avec son symptôme, invention par Luca de tout un jeu d'articulations symboliques inouïes et jubilatoires, là où le mot saisit le vif de l'inconscient, au point qu'à la série des *Beau comme* inaugurée par Lautréamont - Beau comme le tremblement des mains dans l'alcoolisme - Beau comme le vice de conformation congénital des organes sexuels - l'on pourrait logiquement ajouter *Beau comme un symptôme*.

Proximité dans le cas de textes où la sublimation est à l'œuvre, à la grande œuvre, de l'opération analytique, de l'interprétation et du poème. Cette réflexion d'Elie Wiesel à propos de Paul Celan : « Ce qui me fascinait, c'était la plénitude, l'intensité de son écoute. Même quand il parlait, il écoutait. »

Effet de sens, effet de trou, réel d'un effet de sens, *éclair-faille* d'un *nommage* - au sens de nommer - de l'auteur de « Strette », celui d'un

père à son fils : *topoésiologie* du verbe de Celan,  
algèbre de représentations, connaissance d'a-  
mour dans laquelle *le père s'oreille*.

J'ai coupé du bambou.  
Pour toi mon fils.  
J'ai vécu.

Cette cabane emportée  
Demain, elle  
tient.

Je n'ai pas construit avec toi : tu  
ne sais pas  
dans quels vases je mettais  
le sable autour de moi, il y a des années ,  
sur  
ordre et commandement. Le tien  
vient de l'étendue libre - libre  
il demeure.

Le roseau qui prend pied ici, demain  
Tiendra encore, où que tu sois ;  
Au gré de ton âme, emporté, dans le non lié.